

POUR ACCÉDER À MARCELLE FERRON

Femme gratte-ciel

Mélanie COUTURE

PHOTOS: GUILLERMO JAREDA

Ne lui dites pas qu'elle fait de la peinture abstraite, même pas de l'«abstraction lyrique», comme on a dit. «Je ne peins pas de l'abstraction, puisque le terme abstraction veut dire abstraire. Je n'abstrais rien. Je peins des paysages vus d'en haut. Des paysages qui proviennent de mon imaginaire, vus à 3 000 pieds de hauteur.»

Sa renommée n'est plus à faire; ses oeuvres sont prisées des collectionneurs; les critiques s'exclament encore à chacune de ses expositions; avec les Lemieux, Riopelle, Borduas, Betty Goodwyn, ses oeuvres, des valeurs sûres pour les collectionneurs-ses, sont recherchées des galeries d'art et des musées, se vendent des dizaines de milliers de dollars à quelques riches collectionneurs-ses, mais Marcelle Ferron a tenu à ce que son art reste accessible à tous-tes.

Marcelle Ferron a toujours voulu être proche des personnages qui, individuellement, ne passent pas à l'Histoire, mais qui, collectivement, jalonnent la petite histoire du Québec. L'artiste aime le monde ordinaire, qui le lui rend bien. Elle a beaucoup d'admirateurs-rices dans le grand public. Modeste, elle tempère le compliment. «Le public québécois a une grande qualité: il aime les artistes, dit-elle. Et ce ne sont pas nécessairement les gens les plus avertis (lire, les connaisseurs-ses) qui sont les plus sensibles à l'art.»

DANS LA RUE

En 1966, de retour au Québec après un exil volontaire de 13 ans en France, Marcelle Ferron a mis une croix sur sa carrière internationale et est revenue au Québec, en pleine Révolution tranquille. «On ne peut pas être universel si on n'a pas les pieds quelque part.» Question aussi de se mettre à l'air du temps et de se lancer dans une aventure d'un autre type: l'art public. Elle en devient une pionnière. Le milieu des galeries et des collectionneurs-ses ne lui suffit plus. «Une oeuvre d'art devrait être accessible à chacun, riche ou pauvre, et devrait constituer son environnement quotidien en se rendant ou en revenant de son travail», disait-elle encore. Descendre l'art dans la rue, c'était le dogme de la fin des années 60. Dans une révolution pas si tranquille, des artistes voulaient rendre leur art accessible au plus grand nombre. Il fallait sortir l'artiste de son atelier et ses oeuvres des salons privés. L'art devenait public.



Marcelle Ferron a délaissé complètement la peinture («un art qui se retrouve trop souvent dans les voûtes des banques», dit-elle), pendant sept ans, pour se mettre aux verrières. Ça tombait pile. On multipliait la construction d'édifices publics dans les années 50 et 60 et on intégrait l'art à l'architecture. Par ces grands vitraux qui se déploient dans des lieux publics, l'artiste voulait mettre un peu de lumière dans la vie du monde ordinaire. Les verrières de Marcelle Ferron illuminent des stations de métro, des palais de justice, des mairies, des hôpitaux.

Le monde «ordinaire» semble avoir compris. Une passante, habituée de la station de métro Champ-de-Mars, aurait commenté lors d'un sondage: «Qu'il fasse gris, qu'il fasse soleil, ces couleurs qui dansent me font chaud au coeur.» Pour Marcelle Ferron, c'est le plus beau compliment reçu. «Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette